

au dix-huitième siècle les jacobins, maintenant les bolchéviks. Pour autant que Staline déclare, en transposant ce qui fut dit par l'Opposition, que « la victoire de la déviation de droite... augmenterait les possibilités de restauration du capitalisme », il ne fait que dire que l'aile droite est l'expression du danger thermidorien dans notre Parti.

Mais, écoutons ce qu'il dit quelques lignes plus loin, au sujet de l'aile gauche, de l'Opposition. De ce côté, voyez-vous, le danger consisterait en ce que celle-ci « ne voit pas de possibilité de construire le socialisme par les seules forces de notre pays, verse dans le désespoir et est obligé de se consoler en bavardant sur le danger thermidorien, dans notre pays. »

On pourrait qualifier de classique cet exemple du confusionnisme centriste, si le confusionnisme pouvait avoir ses classiques. En effet, si parler du danger thermidorien dans notre Parti, c'est bavarder, que vaut la déclaration de Staline affirmant que le triomphe de l'aile droite dans le Parti communiste de l'U. R. S. S. fraierait la voie à la restauration du capitalisme ? En quoi d'autre pourrait encore consister Thermidor, par rapport à la révolution socialiste ? Jusqu'à quel point faut-il être empêtré pour accuser l'aile droite de collaborer à la restauration du capitalisme et immédiatement après, qualifier de « bavardage » les paroles signalant le danger de Thermidor dans le Parti ! Voilà bien du vrai bavardage, et spécifiquement centriste. En effet, le trait principal du centrisme est d'additionner mécaniquement les contradictions au lieu d'en triompher par la dialectique. Dans sa besace de mendiant, le centrisme a toujours uni les éléments « raisonnables », « admissibles » des ailes droite et gauche, c'est-à-dire de l'opportunisme et du marxisme, en les neutralisant l'un par l'autre, et en réduisant ainsi son propre contenu idéologique à zéro. Nous savons, grâce à Marx, que la pensée petite-bourgeoise, même la plus radicale, consiste toujours à admettre « d'une part », pour nier « d'un autre côté ».

En général, toute la façon de caractériser l'Opposition, adoptée dans le discours de Staline, est d'une impuissance scandaleuse. En effet, le danger de la déviation de gauche consisterait en ce que celle-ci : « exagérant les forces de nos ennemis, la force du capitalisme, n'apercevrait que les possibilités de restauration de ce dernier, mais ne verrait pas celles de construire le socialisme par les forces de notre pays, verserait dans le désespoir et serait obligée de se consoler en bavardant sur le danger thermidorien dans notre pays ».

Comprenez qui pourra. L'Opposition « verse dans le désespoir », parce qu'elle ne voit « que les possibilités de restauration du capitalisme » (c'est-à-dire le danger de Thermidor) ; mais elle « se console (?) par le thermidorisme dans notre Parti », c'est-à-dire toujours par le même danger de restauration du capitalisme. Comprenez qui pourra. Ce qui pourrait vraiment faire « verser dans le désespoir », c'est le barbouillage centriste vide d'idées. Mais l'Opposition espère

triompher de cette peste bien avant que la société socialiste intégrale soit édiflée dans notre pays.

### B. La tendance conciliatrice

La lutte contre la droite est menée sous le couvert de l'anonymat, aussi bien au point de vue des personnalités que des actions. A part les Mandelstamm, à l'unanimité, tous votent contre les droitiers ; d'ailleurs, maintenant, les Mandelstamm votent probablement, eux aussi, avec les autres. Il est naturel que les militants de la base du Parti se demandent : Mais où est donc cette droite ? Staline leur répond là-dessus :

« Les camarades qui, dans la discussion sur la déviation de droite, accentuent la question des personnalités symbolisant cette déviation, ont également tort... C'est une façon erronée de poser la question... Il ne s'agit pas ici de personnes, mais bien de conditions, de l'ambiance qui donne naissance au danger de droite dans le Parti. On peut éliminer certaines personnes, mais cela ne signifie pas encore que par là nous aurons brisé les racines du péril de droite dans notre Parti. »

Ce raisonnement est le couronnement de la philosophie de conciliation ; c'est l'abjuration la plus éclatante et la plus solennelle de la tradition léniniste fondamentale dans le domaine de la lutte des idées et de l'éducation du Parti. Renvoyer des personnalités représentant la déviation de droite aux conditions qui donnent naissance à celle-ci : voilà l'argument-type des conciliateurs. Ce fut là, essentiellement, la véritable erreur commise par l'ancien trotskysme, l'opposant aux méthodes de Lénine. Certes, il existe des « conditions objectives » faisant naître koulaks et sous-koulaks, menchéviks et opportunistes. Mais de là on ne peut nullement déduire que la présence dans le Parti bolchevik d'opportunistes et de menchéviks, de sous-koulaks et de koulaks soit une question secondaire. « Il ne s'agit pas ici de personnes, mais bien de conditions. » C'est une révélation remarquable. L'ancien trotskysme n'avait jamais formulé avec tant de trivialité et de vulgarité la théorie des conciliateurs. La philosophie stalinienne actuelle est une caricature de l'ancien trotskysme, et d'autant plus mauvaise qu'inconsciente.

Lénine enseigne invariablement au Parti de haïr et de mépriser les méthodes de lutte contre l'opportunisme « en général », se réduisant à des déclarations, sans qualifier avec clarté et précision les représentants les plus responsables de celui-ci, ainsi que les actes posés par eux. Car la lutte par déclarations sert, le plus souvent, à détendre l'atmosphère, à détourner le mécontentement des masses s'accumulant contre le glissement vers la droite ; cette lutte peut encore être utilisée pour effrayer légèrement les droitiers, pour que ceux-ci ne se laissent pas entraîner trop loin et dissimulent leur arrière-garde. Une telle lutte contre la droite peut en fin de compte apparaître comme une protection et une dissimulation de celle-ci, s'exerçant simplement par des voies plus complexes et plus détournées. Le centrisme a besoin des droitiers, non pas à l'hime,

Barnaoul ou Astrakan, mais à Moscou, comme réserve fondamentale, et il lui faut des droitiers qui ne cherchent pas à échapper au commandement, des droitiers apprivoisés et patients.

### C. Le socialisme dans un seul pays

Le couronnement de la politique de droite, au point de vue théorique, est le socialisme dans un seul pays, c'est-à-dire le socialisme national. Les centristes maintiennent entièrement cette théorie en consolidant ses bases pourries par des états nouveaux. Jusqu'aux délégués les plus dociles du VI<sup>e</sup> Congrès qui se sont plaints dans les couloirs : « Ah ! pourquoi nous fait-on avaler ce fruit en l'enveloppant dans le programme ? » Il n'est pas besoin de discuter ici de nouveau sur le fond de la philosophie national-socialiste. Attendons que ses créateurs répondent à la critique du programme. Malgré tout, ils seront bien forcés de répondre ; ils ne réussiront pas à s'esquiver par le silence.

Bornons-nous à signaler un nouvel état que Staline tenta de poser lors du Plenum de Moscou, le 10 Octobre dernier. En intervenant à tour de rôle contre les opportunistes, « d'une part », et les marxistes, « d'un autre côté », Staline prouvait que nous pouvons :

« Obtenir la victoire définitive sur le capitalisme, si nous menons une activité intensifiée pour électrifier le pays... De là se déduit (?) la possibilité du triomphe du socialisme dans notre pays. »

Ce discours se réfère naturellement à Lénine, et faussement, une fois de plus. Oui, Lénine avait placé de grands espoirs dans l'électrification, en tant que voie menant à la socialisation technique de l'économie nationale, et de l'agriculture en particulier. « Sans électrification », disait-il, « on ne peut même pas parler d'un véritable fondement socialiste de notre vie économique. » (Volume XVIII, 1<sup>re</sup> partie, page 260). Mais Lénine ne séparait pas la question de l'électrification de celle de la révolution mondiale ; à plus forte raison, il ne les opposait pas l'une à l'autre. On peut le prouver, cette fois encore, par des documents, comme en général dans tous les cas où les malencontreux créateurs de la théorie national-socialiste tentent de s'appuyer sur Lénine. Dans sa préface au livre du défunt Skvortsov, « L'Électrification de la R. S. F. S. R. », Lénine dit :

« Il faut signaler particulièrement le début du chapitre six où l'auteur... réfute superbement le « léger » scepticisme banal envers l'électrification... »

Or, que dit Skvortsov-Stépanov au début du chapitre six que Lénine cite particulièrement et recommande si chaleureusement aux lecteurs ? Skvortsov y combat précisément la conception d'après laquelle nous aurions soi-disant l'intention de réaliser l'électrification et d'édifier la société socialiste dans les limites nationales. Voici ce qu'il dit :

« Dans la conception banale de la réalisation de l'électrification on perd généralement de vue encore un autre aspect : le prolétariat de Russie

n'a jamais pensé créer un Etat socialiste ISOLE. Un Etat « socialiste » se suffisant à lui-même, c'est un idéal petit-bourgeois. (Écoutez ! Écoutez ! L. T.) On peut concevoir un certain rapprochement vers cet idéal lorsque la petite bourgeoisie prédomine économiquement et politiquement ; en s'isolant du monde extérieur, elle cherche un moyen lui permettant de consolider ses forces économiques, que les nouvelles techniques et économie transforment en formes des plus instables. »

Il semble que l'on ne saurait s'exprimer plus clairement. Il est vrai qu'après la mort de Lénine, Skvortsov-Stépanov s'est prononcé dans un autre sens ; il commença à qualifier de petite-bourgeoise non pas l'idée de l'Etat socialiste isolé, mais bien la négation de cette idée. Mais Staline, lui aussi, a parcouru la même voie : jusqu'à la fin de 1924, il considérait qu'il y avait, à la base du léninisme, la reconnaissance de l'impossibilité de construire le socialisme dans un seul pays, surtout si celui-ci est arriéré ; après cette année, il proclama que l'édification du socialisme dans notre pays est d'un des fondements du léninisme.

« Une construction socialiste conduite avec succès — dit Skvortsov-Stépanov dans le même chapitre — n'est possible qu'en utilisant les immenses ressources de l'industrie de l'Europe Occidentale... Si, dans l'un des pays industriels de première grandeur, en Angleterre ou en Allemagne, le prolétariat prenait le pouvoir politique entre ses mains, la combinaison des puissantes ressources industrielles de ce pays avec les immenses trésors naturels de la Russie encore intacts, donnerait la possibilité de faire avancer rapidement l'édification du socialisme dans les deux pays. »

C'est justement cette idée marxiste élémentaire qui fut dénoncée au cours des trois dernières années dans toutes les assemblées, comme étant l'hérésie fondamentale du trotskysme. Comment Stépanov-Skvortsov appréciait-il alors la construction du socialisme dans notre pays, avant le triomphe du prolétariat dans les contrées plus avancées ? Voilà ce qu'il disait à ce sujet :

« Evidemment, si la région économique soumise à la dictature du prolétariat est suffisamment vaste et présente une grande variété et richesse de conditions naturelles, son isolement n'exclut pas la possibilité du développement des forces de production, qui est une des prémices du socialisme prolétarien. Mais l'avancement vers celui-ci sera désespérément lent, ce socialisme restera longtemps extrêmement maigre, et encore si ses prémices économiques ne se trouvent pas sapées, alternative probable en présence de pareilles circonstances. » (Chap. 6, p. 174-179.)

Ainsi Skvortsov estimait que, sans révolution européenne, la construction du socialisme aurait inévitablement un caractère « désespérément lent » et « maigre » ; c'est pour cela qu'il croyait très « probable » qu'en présence de pareilles circonstances ses prémices économiques soient sapées, c'est-à-dire que la dictature du prolétariat s'écroule sans intervention militaire extérieure. Voilà comment Skvortsov-Stépanov se prononce